

M. Max Régis, à propos de son affaire de la salle Chaynes.

La Chambre a accueilli la demande de mise en liberté.

Le lieutenant du génie Hébert, officier très distingué, a été renversé par un tramway à vapeur et grièvement blessé. Son état inspire des inquiétudes.

L'inauguration du pont Troitzky

SAINT-PETERSBOURG. — Hier, l'ambassadeur de France, le maire et les membres du Conseil municipal et d'autres personnages ont assisté à l'inauguration du pont Troitzky, dont la pose de la première pierre a eu lieu l'année passée, en présence de M. Félix Faure, et dont la construction avait été confiée à une Compagnie française.

Après un service divin, on a offert le champagne et des toasts ont été échangés.

Les orateurs ont été très acclamés.

Argus.

LES THÉÂTRES

Opéra. — *La Cloche du Rhin*, drame lyrique en trois actes, de MM. Georges Montorgueil et P.-B. Gheusi, musique de M. Samuel Rousseau.

Dans un article d'avant-première sur son ouvrage, M. Samuel Rousseau, le musicien de *La Cloche du Rhin*, que l'Opéra vient de représenter avec un très joli succès, s'est plaint amèrement du triste sort réservé aux compositeurs brevetés par l'Institut.

On se révolterait à moins. Prix de Rome en 1878, M. Rousseau, dont le talent est incontestable, n'a pas trouvé une seule fois l'occasion, dans le courant de ces vingt dernières années, de se faire jouer librement au théâtre ou au concert. Lauréat du concours Crescent, c'est une hospitalité officielle qu'il voit accorder par l'Opéra-Comique à son petit acte couronné; lauréat du concours de la Ville de Paris, c'est dans une séance officielle qu'il entend exécuter son œuvre récompensée, et c'est officiellement encore, comme lauréat, comme ancien pensionnaire de la villa Médicis qu'il force les portes de notre première scène lyrique, armé du sauf-conduit que l'Académie des beaux-arts aurait bien dû lui délivrer plus tôt. Je m'imagine la soif d'indépendance dont il a été dévoré pendant ce trop long emprisonnement intellectuel, et je souhaite du fond de mon cœur qu'il la puisse vite apaiser, car c'est par la fière production, l'impérieuse affirmation de sa personnalité, et non par l'illusoire protection de l'Etat, la soumission aux idées moyennes d'un jury, d'un corps constitué que l'artiste peut espérer triompher.

La profession de foi de l'auteur, désolée et renseignante, nous avertit que la partition de *La Cloche du Rhin* témoigne franchement du « souci de donner satisfaction au public en utilisant les innovations acquises, de contenter en même temps l'oreille de la foule et le cerveau des musiciens ». Ce programme en vaut un autre et, s'il me fallait choisir, je le préférerais, aimable au moins, à celui qui, terrible et prétentieux, consiste à « épater le bourgeois » par l'ennui, à flatter son orgueil en lui laissant croire qu'il est apte à s'orienter dans les plus épaisses ténèbres. A mon sens, cependant, le mieux serait, pour s'emparer un jour des âmes, de ne point se préoccuper de leur conquête immédiate, de travailler en l'oubli complet d'un auditoire prochain, en l'ignorance absolue de ce qui plaira ou non à cet auditoire. C'est, je n'en doute pas, ce que fera M. Samuel Rousseau, libre à présent d'écrire à sa guise et assez fort maintenant pour imposer ses volontés. Sa musique d'hier, opportuniste comme il nous l'annonçait, consent au « morceau », ce à quoi je ne vois pour ma part aucun mal, et le dissimule dans le flot sonore d'un orchestre très modulant, en brise les mélodies spontanées par de perpétuels retours de motifs, ce qui dérouté un peu, ceci étant en quelque sorte la contradiction de cela, et l'œuvre, devenue transitoire, manquant alors d'une signification précise, toujours si utile au théâtre. Mais la forme adoptée, qui nécessite des réserves, parce que, à mon avis, elle n'apparaît pas suffisamment nette et claire, n'empêche point les personnages d'être dessinés de façon à la fois poétique et dramatique, les situations d'être traitées avec vigueur et largeur, l'ensemble de l'ouvrage d'être des plus intéressants par les sept thèmes qui caractérisent ou symbolisent figures ou idées et l'ingéniosité de leurs développements. Malgré son orientation discutable, M. Rousseau a montré péremptoirement

qu'il possédait des dons scéniques précieux soit dans la sauvagerie brutale de certaines de ses pages, soit dans le charme extrême de ses deux duos. Il a été heureusement servi d'ailleurs par le livret de MM. Georges Montorgueil et P.-B. Gheusi qui, bien que trop traditionnel au commencement, s'achève, en un superbe décor de M. Amable, d'une manière délicieuse et neuve qui a décidé de la réussite.

Ce livret oppose au paganisme finissant en Germanie le christianisme à son avènement. Sur le bord du Rhin, taillé dans le roc, se dresse un burg où se sont réfugiés, avec Konrad son petit-fils, Liba, la prêtresse des religions mourantes, et son peuple de guerriers et de femmes, le vieux chef Hatto, que terrifient les chants pieux s'élevant chaque jour du monastère érigé non loin de là et le glas funèbre de la cloche mystérieuse suspendue par un miracle au faite de l'édifice sacré. Dans l'âme des païens, condamnés à périr, les résonances de cette cloche martèlent, mêlées à d'effroyables harmonies, les trois premières notes du *Dies iræ* liturgique. — Trouvaille de poète qui fait honneur à M. Rousseau. — D'une expédition, Hervine, vierge de blanc vêtue, est ramenée, captive, en un curieux désordre rythmique et instrumental. Chrétienne, sortie du cloître voisin pour prêcher la vérité, désignée par le fanatisme de Liba, elle va tomber sous l'épée de Hatto, lorsque, sur son geste, la cloche tinte, foudroyant le vieillard de sa note aux tragiques répercussions. Konrad doit venger son grand-père, mais la pitié d'abord, puis la tendresse l'en empêchent, et c'est une musique d'amour qui, maintenant, enveloppe la vierge blanche et la prendrait si, du couvent, ne montaient tout à coup les cantiques auxquels des clameurs répondent. Païens et chrétiens vont se battre et se battent en effet dans la plaine et, du haut des créneaux, Liba suit des yeux la mêlée, admirablement décrite par le compositeur dont le sens du théâtre s'affirme là en quelques touches de réelle puissance. Dans son exaltation meurtrière, la prêtresse, voyant la religieuse à genoux, la montre furieusement à la foule qui l'entraîne vers le Rhin et l'y précipite. Konrad, vainqueur, repousse la royauté. A présent, il erre, désespéré, le long du fleuve où fut engloutie la martyre et, maudissant les dieux sanguinaires, interrompt le rite barbare des sacrifices humains auxquels préside Liba qui, d'un coup de couteau, punit le parjure. Et tandis que les derniers païens s'enfoncent en la forêt de plus en plus noire, un son de métal sort des eaux et l'horizon s'illumine. La cloche, qui avait été jetée dans le Rhin, tinte sa note de mort, désormais annonciatrice de la vie éternelle. Des ondes mouvantes une blanche apparition surgit et le fantôme chantant d'Hervine marche vers Konrad, l'enlace et l'em-mène, glissant avec lui sur le flot où vibrent les infinies résonances du bronze miraculeux. Dénouement d'impression exquise et nouvelle — je le répète — que l'on a eu bien raison d'applaudir et où les auteurs, le décorateur et les deux interprètes de cette jolie scène se sont surpassés.

Ces interprètes, c'est Mlle Ackté, qui donne la jeune poésie de son talent et de sa personne au gracieux rôle de la vierge martyre qu'elle trace avec une extrême pureté de lignes, qu'elle joue avec une remarquable simplicité d'attitudes, qu'elle chante avec une limpidité de voix délicieuse; c'est M. Vaguet qui, à chacune de ses créations, témoigne de beaux efforts vers le mieux, qui, hier encore, a fait un pas en avant et qui est en train de prendre la première place parmi les ténors de l'Opéra. Représentant la violente et tumultueuse Liba, Mme Héglon se dépense en les larges gestes, en les grands éclats qui lui sont habituels, et M. Noté, l'écuyer de Konrad, n'est pas moins véhément. M. Bartet met de l'énergie à déclamer les récits du vieux chef, et l'orchestre, sous les ordres de M. Mangin, exécute chaleureusement la partition de M. Samuel Rousseau, dont j'ai été heureux de dire les qualités.

On a fini la soirée avec *L'Etoile*, le ballet de MM. Aderer et Wormser, où Mlle Zambelli succède gaiement à Mlle Mauri.

Alfred Bruneau.

Renaissance : Représentations de M. Novelli. *Le Père Lebonnard* (reprise).

Le Père Lebonnard, la comédie dramatique de M. J. Aicard, n'ayant été jouée qu'une fois en français, à Paris, et nous revenant en langue italienne, le *Figaro* a pensé à juste titre que ce serait chose